

DENIS BRIHAT

Photographies
Exposition.

Du 13 septembre
au 23 octobre



Ombres Blanches (Galleries, rue Mirepoix)

Herbes sur les murs

De l'est à l'ouest et vu depuis le satellite, le Luberon semble un alligator vert lové contre la Durance, entre les terres provençales de Giono et la montagne de Cézanne. Plus loin au nord, la puissance du Ventoux domine le pays. Denis Brihat arpente ces terres depuis le début des années 50. Sur le plateau des Claparèdes, rien de ce que la nature a produit n'a échappé à son regard, herbes, arbustes, champignons, fruits, légumes, lichens, roches... Autant de récoltes de l'objectif transfigurées par les sels, par toutes les chimies de l'atelier du photographe. Les dosages obéissent à l'œil de l'artiste, les mains dansant sûrement au-dessus des bains, dans la lumière rouge du laboratoire.

Ces images ont franchi les montagnes de Provence, elles ont fait le tour du monde. On a pu les voir à Toulouse, au Château d'eau, en 1980, invitées par l'ami et complice Jean Dieuzaide. Quarante ans plus tard, Denis Brihat a accepté de les donner à voir dans les deux galeries d'Ombres blanches, rue Mirepoix. C'est à Michel Dieuzaide que la librairie doit ce geste de confiance du photographe et de son épouse. J'ai fait avec Michel le voyage de Bonnieux, le séjour au milieu des images et des livres de Solange et Denis Brihat. En sus des grands tirages en couleurs qui vont illuminer la galerie, nous y avons choisi quelques-unes des photographies en noir et blanc que le jeune photographe tira de son séjour en Inde en 1954, et qui offriront un visage différent de l'artiste aux visiteurs que nous espérons très nombreux.

CHRISTIAN THOREL





Denis Brihat aux Claparèdes, 1959,
photographie. Jean Dieuzaide.

Un univers dans un brin d'herbe

Je n'oublierai jamais ma première rencontre avec Denis Brihat, sur le plateau des Claparèdes, dans le Luberon. C'était en 1958, par un chaud après-midi d'Août. Le désert de solitude dans lequel vivaient alors les photographes attachés à l'image aux sels d'argent, faisait que nous nous regroupions, nous rencontrions. Denis Brihat avait fui Paris, et s'était réfugié discrètement dans la garrigue qui domine le village de Bonnieux. Avec cette lumière de Provence, depuis toujours chère aux artistes, le studio était en place. Les sujets, par dizaines, accueillent avec amour ceux qui viennent les voir, et le moindre brin d'herbe nous remercie de lui prêter attention, en parfumant nos pas au thym, à la sauge ou à la sarriette, au romarin, à la lavande ou à la menthe sauvage. Très vite pour Brihat, tout devint sujet d'émotion et de photographie. Torse nu, ou la pipe à la bouche, notre homme bâtissait aussi, la truelle à la main, son futur laboratoire au milieu des oliviers et des chênes verts, dans une surface grande comme un mouchoir de poche, mais immense de liberté. Il y avait un puits pour laver les photos et préparer le pastis des amis, une borie pour conserver dans un frais relatif, le vin et les pellicules, puis éclairée par une grande fenêtre une pièce à tout faire. Elle fleurait bon la cuisine au feu de bois. Accrochés au plafond, la tresse d'ail, la botte d'oignons, et le bouquet de camomille. L'unique porte était toujours ouverte au passant. Dehors le concert de cigales incitait à la sieste. Le soir venu, la chaude

lumière d'une lampe suspendue à la porte vacillait au son d'une cantate de Bach ou d'un divertissement de Lully. Dans ce contexte à la fois spartiate et fascinant, Denis Brihat échafaudait déjà ses théories visionnaires sur la photographie : « *...malgré leurs origines communes, elle prendra des voies différentes de la peinture et atteindra des sommets. Ce jour-là, le photographe sera le propre éditeur de son œuvre et vendra ses images comme des tableaux.* » C'était il y a 22 ans !

L'amitié se sentait bien auprès de ce bonhomme qu'on appelait l'ermite du Luberon. Sa vie était rude, et il doit à sa volonté d'enrichir la photographie, d'avoir résisté moralement et physiquement. Car, d'une part ce climat rigoureux n'est pas fait pour l'alchimie photographique qui supporte mal la chaleur ou le froid, et d'autre part, *il fallait gagner sa croûte avec le pissenlit...* Autant dire que notre ermite a aussi connu les jours sombres. Si j'ai demandé à Denis de nous prêter ses images à l'occasion du sixième anniversaire de la galerie du Château d'Eau, c'est pour lui témoigner notre reconnaissance de photographe, et toute notre admiration pour la qualité de son œuvre.

« *Je suis un homme de métier, c'est ma noblesse et j'y tiens. La belle ouvrage est déjà de la poésie en soi.* »

Après avoir pratiqué la photographie publicitaire, industrielle, d'architecture, d'illustration, et même de reportage avec l'agence Rapho de Paris, il a tout abandonné pour devenir « *photographe rural* » comme il dit dans sa répartie souriante.

« *Une forme d'art qui montre et peut faire comprendre et aimer la beauté des choses les plus humbles a une grande importance sociale. L'artiste ne crée jamais, il invente ou trouve des images qu'il avait déjà en*

lui. En photographie, il trouve des correspondances, librement, dans l'infini de la nature, dont l'homme n'est qu'un élément. Photographier fait découvrir, c'est l'art de l'évidence. La photographie est un... révélateur ! » écrit Denis dans le catalogue de l'exposition que lui avait organisée Jean Pierre Sudre en 1972 à la galerie La Demeure.

C'est ici, à mon sens le vrai chemin sensible de la photographie !

JEAN DIEUZAIDE.

*Texte pour le catalogue de l'exposition
de Château d'Eau - Toulouse - avril 1980).*



Denis Brihat par Jean Dieuzaide.

Virages vertueux

Les photographies présentées dans cette exposition ont été conçues dès l'origine, matérialité et format compris, en vue d'être exposées. Seules les images prises en Inde, à l'occasion de commandes d'illustration, et récompensées du prix Niépce en 1957, font exception. Que ses photographies soient monochromes ou non, elles résultent toutes d'un processus long, voire très long si l'on considère l'ensemble des opérations nécessaires à leur réalisation, depuis la prise de vue jusqu'au traitement chimique des tirages d'auteur. S'ajoute à cela une conscience mûrement réfléchie, depuis 1954 et son implication dans la plus importante exposition du « Groupe espace » consacrée aux relations entre architecture et arts plastiques, des conditions optiques, matérielles et spatiales relatives à des photographies faites pour « tenir au mur ». Ainsi les « tableaux photographiques » de Denis Brihat appellent-ils une lente traversée du regard.

La matérialité du livre photographique n'a cessé elle aussi de l'intéresser. Il fût dès la fin des années 1950 un des membres assidus du festival des Rencontres de Lure créé par Maximilien Vox, qui réunissait en Provence tout ce que l'Europe comptait alors comme typographes, imprimeurs et éditeurs de talent, et plus exceptionnellement des photographes parmi lesquels Jean Dieuzaide dont il fut le proche ami. Cela devait par exemple le conduire à composer manuellement cinquante exemplaires d'un portfolio intitulé *Un citron*, en 1963 – c'est à mes yeux le plus beau livre photographique jamais réalisé – dont la force plastique et le sens du rythme sont exemplaires.

La diffusion de l'œuvre, essentiellement composée au départ de tirages uniques, a longtemps reposé sur des expositions, dont le MoMA en 1967, sans déborder vraiment le cercle des publics avertis. Denis Brihat fait partie des rares francs-tireurs à avoir tout misé sur un horizon artistique de la photographie à l'heure où aucun marché de l'art ni institution dédiée n'existaient encore pour ce médium en France. Il lui aura fallu attendre les années 2010 pour commencer à bénéficier de parutions susceptibles de lui permettre de toucher un public plus large. Cela n'aurait pu se faire sans l'implication d'éditeurs capables de relever le défi quasi impossible de la reproduction imprimée de ses travaux. L'implication de Georges Monti, avec *Le jardin du monde*, publié en 2005 aux éditions Le temps qu'il fait, mérite d'être signalée. La série des ouvrages réalisés par Fabienne Pavia, son editrice au Bec en l'air, en 2015 et 2018, *Les Métamorphoses de l'argentine* – distinguée du prix HIP en 2019 –, parvient, chose exceptionnelle, à reproduire les effets de grignotage des tirages et se montre fidèle à la chromie particulière des virages métalliques.

Il est enfin possible, aujourd'hui, de saisir la cohérence d'une œuvre entièrement déterminée par la puissance de la vision. S'y dessine le parcours exceptionnel d'un homme hanté par une photographie d'Edward Weston vue à Paris en 1950, au point de tout quitter, en 1958, pour installer son laboratoire dans une austère cabane de berger sur les hauteurs de Bonnieux dans le Lubéron. Adoptant une ascèse totale, sans autre accès à l'eau que celle d'un puits, Denis Brihat n'a eu de cesse d'astreindre sa pratique artistique à un absolu dénuement. Les motifs, les formes et les valeurs tonales qu'il obtient à la chambre en portent

d'emblée la marque. Au contact du Sud et d'une lumière puissante sous laquelle les contours des végétaux se découpent, et dans la modulation des formes, tantôt douces et tantôt graphiques, tirées dans de subtils noir et blanc, il retrouve cette émotion première, fondatrice, à laquelle il ne cessera de rendre hommage. « Denis Brihat fait partie de cette famille d'esprit que sont les poètes de la photographie, disait de lui le photographe et ami Jean-Pierre Sudre en 1963. Tout heureux, il se faufile à longueur de journées dans les bosquets aux herbes ou sur les plateaux aux pierres moussues, en guise de chant son appareil en bandoulière. Convaincu qu'on peut être photographe sans eau, sans gaz ni électricité, il part à la conquête des plateaux désertiques du Luberon, à la recherche d'une racine ou d'une mousse ».

Face aux tirages exposés, l'impression première cède la place à une expérience d'un autre ordre, sans équivalent direct mis à part la lecture de Francis Ponge, autant dire rien de très objectif, dans mon propos, si ce n'est la photographie elle-même dont l'objectivité est totale. La visée est frontale. L'objet, composé en dehors de tout contexte, est la plupart du temps végétal. La netteté des contours et la résolution parfaite donnent naissance à des formes qui n'existent pas, telles quelles, dans le monde visible, où rien ne se présente à notre œil autrement qu'en relief. Ici les surfaces vibrent à même le papier partiellement privé d'émulsion, ou viré chromatiquement, selon des procédés chimiques que nul ne pourra sans doute jamais plus reproduire, certains composants jugés dangereux ayant été retirés du marché et les savoir-faire nécessaires à leur usage condamnés à une parfaite obsolescence. Le geste technique des virages

directs ou indirects est époustouflant. Il consiste à substituer à l'argent d'un tirage noir et blanc d'autres éléments chimiques, souvent des métaux comme l'or, le sélénium, le fer, le fer-vanadium ou le cuivre, afin de produire des nuances colorées qui n'existent pas dans les émulsions couleur disponibles.

Les subtiles variations tonales et l'incroyable définition des contours, obtenue par grignotage de l'émulsion, donnent aux corolles des fleurs, au-dessus des sépales, des bulbes ou des tiges, l'apparence fragile des pétales froissées. Les pistils charbonneux des coquelicots et les cœurs de fleurs, les loges carpellaires enserrant les pépins noirs des kiwis, les cœurs lâches d'amaryllis ou ceux des renoncules très serrés constituent une variation infinie de motifs dont la gamme chromatique n'est jamais exactement la même, l'unicité de l'épreuve prévalant sur la reproductibilité. Le même soin s'applique aux brins d'herbe, aux feuilles des arbres et aux oignons dont il fait un véritable leitmotiv depuis 1963. Vus en coupe, de profil, de dessus et dessous, ces derniers provoquent d'incessantes variations qui donnent aux écailles charnues et aux pelures, plus ou moins translucides et dorées, l'apparence des vanités quand la germination des bulbes, trop avancée, les laisse ratatinés, épuisés et desséchés.

JEAN DEILHES.

Jean Deilhes est historien de la photographie et de l'art. Il enseigne à l'université Toulouse-Jean Jaurès. Ses recherches portent sur l'histoire de la photographie, l'esthétique du cinéma et la didactique de l'image. Il s'est tout particulièrement intéressé à l'œuvre de Denis Brihat au cours de son doctorat consacré à la photographie créative en France durant les années 1950 à 1970.

Betteraves, kiwis et autres oignons.

[...] C'est ainsi, Denis Brihat photographie depuis des décennies, sans commentaires, des fleurs, des fruits, des légumes et d'autres choses plus ou moins nobles. Comme l'a écrit l'impeccable Charles-Henri Favrod, il le fait « en épousant si fort l'objet qu'il figure intrinsèquement dans sa réalité physique », avec la tranquillité de celui qui sait, et la juste distance de celui qui doute être « chose parmi les choses ».

Procédant par agrandissement des détails, il tranche littéralement dans un citron, un kiwi et offre ainsi à nos regards de myopes une perception enfin accessible aux « merveilles de la création ». Nous montrant la structure interne d'un oignon ou d'une truffe, ce n'est pas seulement à l'essence de l'oignon ou de la truffe qu'il ouvre nos sens, c'est un peu de clarté qu'il propose à la sombre perplexité de notre pensée sur la nature. Ce faisant, il agit en poète. Pourtant il sait bien, lui aussi, que le diable est dans les détails et qu'« un gigot peint par un affamé aurait toutes les chances d'être un chef-d'œuvre ». [...]

GEORGES MONTI.

Extrait du livre *Éclats d'infini*.



La mousse

Les patrouilles de la végétation s'arrêtèrent jadis sur la stupéfaction des rocs. Mille bâtonnets du velours de soie s'assirent alors en tailleur.

Dès lors, depuis l'apparente crispation de la mousse à même le roc avec ses licteurs, tout au monde pris dans un embarras inextricable et bouché là-dessous, s'affole, trépigne, étouffe.

Bien plus, les poils ont poussé ; avec le temps tout s'est encore assombri.

O préoccupations à poils de plus en plus longs ! Les profonds tapis, en prière lorsqu'on s'assoit dessus, se relèvent aujourd'hui avec des aspirations confuses. Ainsi ont lieu non seulement des étouffements mais des noyades.

Or, scalper tout simplement du vieux roc austère et solide ces terrains de tissu-éponge, ces paillassons humides, à saturation devient possible.

FRANCIS PONGE.

In *Le parti pris des choses*, 1942, Gallimard.





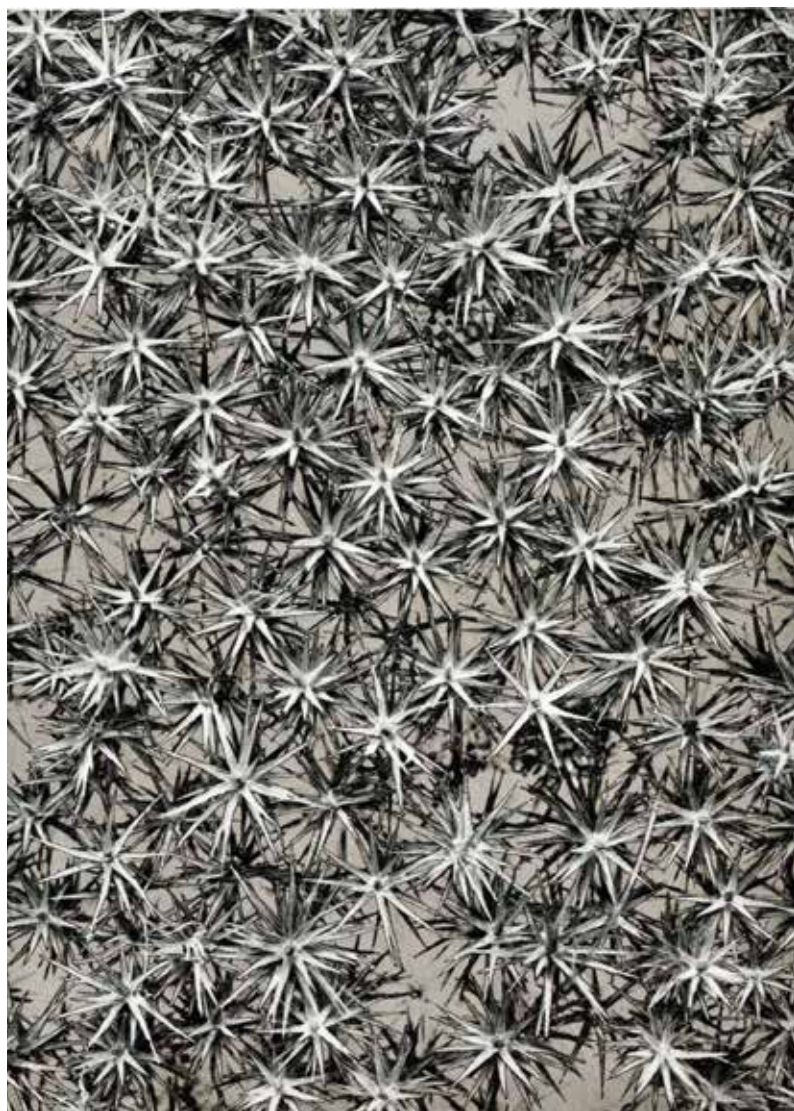
Le thor

Dans le sentier aux herbes engourdies où nous nous étonnions, enfants, que la nuit se risquât à passer, les guêpes n'allaient plus aux ronces et les oiseaux aux branches. L'air ouvrait aux hôtes de la matinée sa turbulente immensité. Ce n'étaient que filaments d'ailes, tentation de crier, voltige entre lumière et transparence. Le Thor s'exaltait sur la lyre de ses pierres. Le Mont Ventoux, miroir des aigles, était en vue.

Dans le sentier aux herbes engourdies, la chimère d'un âge perdu souriait à nos jeunes larmes.

RENÉ CHAR.

In *Fureur et Mystère*, 1948, Gallimard.



Genévrier

Les pauvres champs domestiques qui n'ont qu'un tendre pelage de salades, d'épinards ou de poireaux se tirent doucement en arrière. Ils sont en bas, tous serrés les uns dans les autres, à l'abri du village, il y en a même qui se glissent entre les maisons.

Comme on arrive sur le dos du mamelon, on entend le ronron sauvage des genévriers. C'est là-bas, de l'autre côté d'un petit val. La terre est nue. Il n'y a, au fond de ce pli, qu'un vieux peuplier. On remonte de l'autre côté sur un sentier qu'il a fallu tailler à la barre à mine. Plus d'herbes, seules, quelques touffes de thym, un plant de sauge et son abeille ; la roche gronde sous les pieds. On monte, on tourne, plus de village, plus de peupliers. Encore dix pas qui comptent, dix pas où tout est utile, l'épaule qui pèse en avant, la cuisse qui pousse, le pied qui fait ressort, la tête qui commande : encore un, encore un... Gédémus est aussi attelé à sa charrette. Dix pas, et puis, pour revenir, c'est trop tard : les grands genévriers barrent la route, derrière...

JEAN GIONO.

Extrait de *Regain*, 1930, Grasset.



Coquelicot

Longer le pré aujourd'hui m'encourage, m'égaie.
C'est plein de coquelicots parmi les herbes folles.

Rouge, rouge ! Ce n'est pas du feu, encore moins du sang.
C'est bien trop gai, trop léger pour cela.

Ne dirait-on pas autant de petits drapeaux à peine
attachés à leur hampe, de cocardes que peu de vent
suffirait à faire envoler ? ou de bouts de papier de soie
jetés au vent pour vous convier à une fête, à la fête
de mai ?

Fête de l'herbe, fête des prés.

Mille rouges, dix mille, et du plus vif, tant ils sont
brefs ! Gaspillés pour la gloire de mai.

Toutes ces robes transparentes ou presque, mal
agrafées, vite, vite ! dimanche est court...

PHILIPPE JACCOTTET.

In *Paysages avec figures absentes*,
1970, Gallimard.



Cerisier

Ce rameau de cerisier sauvage qu'avril une fois encore jette au milieu de nos glaces imaginaires, cette petite chose nue et pure comme une seule note très limpide, tue aussitôt que chantée, mille échos temporels s'en emparent et l'orchestrent. De trois corolles les jeux du souvenir font naître un arbre immense, un orage de pétales, d'abeilles et d'odeur. Celui qui suffoque enfin sous le délice de cette floraison spirituelle faut-il lui reprocher comme un crime la pensée qui le hante, née surnoisement d'une attente jamais lasse. « Il faut que l'herbe et la fleur des champs soient fauchées et se flétrissent pour être sauvées par l'homme. C'est lorsqu'une chose n'est plus qu'elle commence à exister pour lui : l'absence, condition de la possession véritable, le périssable, substance de l'éternel ». »

GUSTAVE ROUD.

In *Œuvres Poétiques*, 1930,
Éditions Zoe.

Voir le monde dans un grain de sable
Et le paradis dans une fleur sauvage
Tenir l'infini sans le creux de la main
Et l'éternité dans une heure.

WILLIAM BLAKE - 1757-1827 -

Auguries of Innocence.

(Poème choisi par Denis Brihat pour introduire
le visiteur à son univers photographique).





Inde.

Dix photographies

Cette suite est proposée dans l'espace des rencontres de la librairie, rue Mirepoix. Elle offre un visage différent de l'œuvre de Denis Brihat.

Les photographies de cette exposition datent de 1955. Denis Brihat passa un an en Indes. Elles lui valurent le Prix Niepce, récompensant un jeune photographe. Il fut le troisième en date après ses amis R. Doisneau et Jean Dieuzaide Voici la présentation de Frédéric Lecloux, photographe et écrivain.

...Inde : 1955-1956. Un voyage d'une année, à petite allure, sans argent ou presque, les wagons de troisième classe pour véhicule, les temples pour auberge et les pèlerins pour compagnons : la vie en somme... Mais de quelle sorte fut ce voyage ? De la plus simple : un besoin de changer d'air. Concrétisé par une rencontre, celle de Louis Frédéric, indianiste brillant, alors sur le départ : « pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ? » ...ils partent donc, mais se séparent très vite, amicalement, Denis Brihat se consacrant au Nord, Louis Frédéric au Sud. Travail de commande pour Brihat sur l'art et l'architecture Moghol et Indou mais c'est dans les interstices de ce travail de commande que Denis Brihat prend ce qu'il appelle ses « photos d'amateur » ... il en résulte « une suite d'images et d'impressions recueillies sans scénario, sans idée préconçue », mais surtout avec un profond amour de l'autre. L'alliance de ce savoir-faire, de ce respect et de cette absence de préméditation donne à ces images une épaisseur et une légèreté qui défient le temps. [...]

Denis Brihat n'est plus retourné en Inde, physiquement s'entend. Dans la tête, l'Inde, personne n'en revient jamais tout à fait. Quand on lui pose la question, il dit y penser parfois avec nostalgie. Et si cette nostalgie n'était que l'autre nom d'une gratitude ? Celle qu'il vouerait à l'Inde pour l'avoir essoré jusqu'à l'âme, et ce faisant lui avoir permis d'entrevoir ce qu'il avait à faire, tout en lui donnant la force de ne pas dévier ?

FRÉDÉRIC LECLoux.

Texte extrait du portfolio : *Inde 1955*,
publié en 2020 par Solange et Denis Brihat.





Denis Brihat et les livres

Outre de nombreux ouvrages collectifs auxquels il a participé dès les années 50 en compagnie d'autres photographes, Denis Brihat a cherché dans les livres une place singulière pour l'art photographique, notamment en composant lui-même un certain nombre de portfolios, dont le premier, *Citrons* (1963), passe pour un des plus beaux albums jamais réalisés. En 2005, les éditions Le Temps qu'il fait publièrent une première monographie, *Le Jardin du monde*, désormais épuisée. Il faudra attendre 2021 pour une nouvelle ouverture à l'œuvre de Denis Brihat : *Les métamorphoses de l'argentique* (Éditions Le Bec en l'air, 2021), la plus importante monographie publiée à ce jour de l'artiste (130 images pleine page), contient une bibliographie complète de l'artiste en fin de volume. Les ouvrages suivants seront disponibles dans la galerie :

- *Éclats d'infini* (Le Temps qu'il fait, 2011) 64 pages. 26 euros
- *Premières années en Provence* (Le Bec en l'air, 2015) 134 pages. 32 euros
- *Les métamorphoses de l'argentique* (Le Bec en l'air, 2021) 258 pages. 58 euros
- *Indes. 1955* (Dix images. Portfolio édité par l'auteur, 2021)
- *Les oignons de Denis Brihat* (Le Bec en l'air, 2023) 124 pages. 42 euros



La librairie remercie Solange et Denis Brihat pour leur confiance et la générosité de leur accueil. Également Jean Deilhes pour sa contribution au bulletin de l'exposition, et pour sa présence active au vernissage. Remerciements particuliers à Michel Dieuzaide pour la part essentielle à cette exposition, pour son ambassade auprès de Denis et Solange Brihat, et pour son aide précieuse à l'installation de l'exposition. La librairie remercie aussi Fabienne Pavia et Georges Monti, éditeurs et amis de Denis Brihat. Sans oublier les éditions Gallimard, Grasset, Zoe, pour les citations empruntées aux écrivains Jean Giono, Philippe Jaccottet, Francis Ponge, René Char et Gustave Roud.

DENIS BRIHAT

Ombres Blanches

Du 13 septembre au 23 octobre



samedi 14 septembre de 11 h à 13 h

Vernissage de l'exposition, précédé d'un dialogue autour de l'œuvre de Denis Brihat, avec Solange Brihat, Jean Deilhes et Michel Dieuzaide.

Le vernissage sera suivi dans l'après-midi de la projection de films sur Denis Brihat (réalisés par Michel Tournier en 1969, et par Jean-Claude Gautrand en 1993).

**Ombres Blanches
(Galeries, rue Mirepoix)**